
La méthode structuraliste dans l'œuvre barthienne : du linguistique au sociologique

Badreddine El-Kacimi*

Résumé

Les travaux de Barthes s'intéressent à de multiples discours sociaux et systèmes de signes (mythes, mode, discours...). C'est l'un des premiers théoriciens ayant concrétisé le patrimoine théorique structuraliste saussurien, en accélérant et élargissant le transfert de l'approche linguistique aux sphères sociales. Malgré les reproches reçus à l'égard de son mauvais emploi des concepts structuralistes, on pense que sa méthode a considérablement évolué au fil du temps, cependant, celle-ci a certainement un sens pour la sociologie, mais elle est penchée davantage sur la sémiotique et pragmatique du discours.

Mots clés : discours, structuralisme, sémiotique, système de signes.

Introduction

Le structuralisme, l'un des mouvements intellectuels les plus prolifiques du XXe siècle, s'est consolidé pendant la première moitié du ledit siècle grâce, en grande partie, aux travaux de l'anthropologue Claude Lévi-Strauss et d'un groupe de jeunes théoriciens dont le sémiologue français Roland Barthes reste une vedette reconnue. Sa démarche est une analyse qui, dans ses versions les plus formalisées, s'inscrit dans une sphère plus sémiologique que sociologique. Parfois cette formalisation est si excessivement précise et détaillée qu'elle ne saurait en aucun cas être adaptée aux objectifs d'une enquête sociologique. En revanche, sa méthode a considérablement évolué au fil du temps : ni les techniques ni l'objet d'investigation de ses

* Docteur en sciences du langage et didactiques des langues étrangères, travaille en tant qu'enseignant vacataire dans certaines universités marocaines et traducteur auprès des universités étrangères en Espagne et au Soudan (Badreddine.elkacimi@uit.ac.ma)

Mythologies (2000) ne coïncident avec ceux du *Système de mode* (2003) ; ni ceux de *l'Analyse structurale du récit* (Barthes, 1974) avec ceux de *S/Z* (1980) ou des *Essais critiques* (1983).

Les travaux et les idées de l'auteur français peuvent être utiles à un sociologue intéressé par l'investigation des discours sociaux. Il est vrai que Barthes a été attaqué par des linguistes pour le mauvais usage qu'il a parfois fait des concepts courants manipulés en linguistique (signe, systèmes de signes, métalangage). En réalité, ses prétentions formalistes ne correspondent pas à une méthode rigoureuse, notamment dans sa première étape des *Mythologies*, et il a été vivement critiqué pour cela (Mounin, 1972, p. 218-226). Cependant, il peut être reconnu comme un sémioticien non formaliste efficace qui apporte des éclairages intéressants sur la psychologie sociale et la sociologie. L'œuvre de Barthes, tant dans ses débuts moins formalisés que dans ses développements ultérieurs, fournira des intuitions valables pour une possible méthodologie d'analyse du discours.

Le structuralisme, l'un des mouvements intellectuels les plus prolifiques du XXe siècle, s'est consolidé après la Seconde Guerre mondiale grâce, en grande partie, aux travaux de l'anthropologue Claude Lévi-Strauss et d'un groupe de jeunes théoriciens de la littérature. L'inspiration de ce courant est la linguistique, considérée par Lévi Strauss (1968) comme le modèle des sciences humaines. Tout système culturel est un système de signes : ainsi, les méthodes de la linguistique structurale peuvent être appliquées, par homologie, à d'autres champs de la culture, parmi lesquels l'analyse du récit. Barthes (1990), qui fut un temps l'un de ces jeunes théoriciens, suit un peu Lévi-Strauss lorsqu'il établit des homologies entre structures psychologiques et formations sociales, avec le langage comme médiateur universel. Cette analyse a été appliquée aux domaines les plus divers (anthropologie, philosophie, psychanalyse ou encore marxisme lui-même), fondamentalement en raison d'une impulsion pansémiologique qui concevait le social à un niveau exclusivement symbolique, laissant de côté des processus aussi réels. Lévi-Strauss (1980 : xi) considère même que l'anthropologie devrait s'occuper de la sémiologie comme un domaine que la linguistique n'a pas encore pleinement adopté, mais il ne parvient pas à esquisser la trajectoire évolutive que cette nouvelle discipline devra emprunter à l'avenir (1980, xi). Puisque, selon Lévi-Strauss, la sémiologie annoncée par Ferdinand de Saussure dépassait déjà en fait le domaine des langues parlées, et devait aussi inclure ces signes qui ne sont pas des mots ou leurs simples substituts ; types de signes qui, s'ils sont souvent traversés pour les nommer, nous conduisent à des signifiants d'un autre ordre.

Cependant, Saussure ne s'est malheureusement pas penché sur cette question d'un grand intérêt. Pour cette raison, la définition de la structure (élément central du paradigme structuraliste) est compliquée, étant donné que sa polysémie conduit à de multiples interprétations dans les écrits

tout aussi rares de Saussure, étant finalement prise, dans son sens le plus général, comme un ensemble dans lequel les parties sont modifiées en vertu de leur appartenance au tout, ou comme un objet complexe dont les parties sont solidaires entre elles. En tout cas, le concept opératoire de structure qui utilise toute cette ligne paradigmatique : peut être défini, en citant Umberto Eco, comme un modèle construit en vertu d'opérations simplificatrices qui permettent d'unir divers phénomènes sous un même point de vue (Eco, 1988, p. 68).

Ainsi, l'analyse structurale, dont Barthes a été l'une des figures les plus emblématiques, se concentre sur divers objets d'étude dotés de la capacité de signification. Dans cette optique, l'objectif est d'identifier leurs formes sous-jacentes les plus élémentaires, qui deviennent alors des éléments structuraux essentiels. Ainsi, ce que Ferdinand de Saussure avait lui-même amorcé dans le domaine de la linguistique en développant une approche structurale, Barthes l'a étendu pour créer une sémiologie générale. Dans cette perspective, tous les processus sociaux sont considérés comme des moyens de communication et de transmission de sens, sans nécessiter d'appartenir nécessairement à des langages formels dotés de règles grammaticales rigides.

Déjà dans les années 50, l'école structuraliste avait commencé à exercer une influence considérable dans les milieux académiques des sciences humaines et sociales françaises. Cependant, ce mouvement a véritablement pris de l'ampleur dans les années 60 et 70, se transformant en un courant majeur, voire en une tendance dominante. Il a été appliqué à une multitude de domaines, suscitant un intérêt considérable et jouant un rôle central à l'échelle mondiale. Comme le souligne le philologue José María Pozuelo Yvancos,

Le structuralisme était un projet intellectuel de grande envergure, radicalement antipositiviste, qui cherchait à découvrir dans les différentes facettes du comportement (les différents textes) des principes universels, un code explicatif, une grammaire projective commune et supérieur à eux, qui, implicitement ou sous-jacent, régit leur construction, leur forme. Le sens d'un élément est la place qu'il occupe dans ses relations d'opposition avec les autres éléments au sein du système dont il fait partie. (1988, P.67).

Roland Barthes, comme nous l'avons souligné, est l'un des représentants les plus notables de la sémiologie en France. Dès ses premiers travaux, il avait une préoccupation fondamentale : le rapport entre langue et société. Dans son travail, comme indiqué précédemment, on ne peut pas parler de l'utilisation d'une méthodologie de recherche figée.

Sa période « savante » peut apporter plus de ressources, dans la mesure où elle fournit des outils formels d'analyse de texte, notamment son *Introduction à l'analyse structurale du récit* (1974). Cependant, ses *Mythologies*, comme nous l'avons commenté précédemment, fournissent peut-être des clés sémiologiques d'un plus grand intérêt pour le sociologue. Au fil des pages qui

suivent, nous allons parcourir ces clés, en faisant le bilan des éléments d'intérêt que peut avoir l'œuvre de Barthes pour un sociologue intéressé par l'analyse des discours sociaux, en plus d'en montrer les limites.

C'est le point de départ que Saussure lui-même avait établi, en déposant la notion du langage comme système défini par ses oppositions internes génératrices de sens, il en fait l'institution sociale totale. Ainsi, dans le structuralisme, tout phénomène social finit par se réduire à un signe : le monde est condensé dans le texte.

L'analyse structurale, qu'il s'agit d'une nouvelle, d'un roman ou d'un mythe ethnographique, tente de réduire l'information textuelle à quelques axes d'opposition, à ses codes signifiants. Le chercheur sera alors chargé de décoder les différents faits discursifs et de les ordonner dans une logique. Le modèle et le génotexte forceront le phéno-texte, l'expression (Kristeva, 1978)

I. Analyse structurale de Barthes : objectif, éléments, niveaux

En effet, dans un article intitulé "Sociologie et sociologique", Barthes met en évidence que la sociologie consiste en l'analyse des sociétés exprimées par le biais de l'écriture. :

L'écriture engendre des écrits ou, si l'on préfère, des "littératures" et à travers ces écrits ou littératures la société de masse divise sa réalité en institutions, pratiques, objets et même en événements, car l'événement est désormais toujours écrit (Barthes, 1990, p.231)

Pour Barthes, la société de masse structure la réalité par le langage (elle la produit et l'écrit). Ainsi, il souligne l'importance des textes dans la sphère sociale, leur accorde un intérêt dans ce domaine, mais en même temps les réduit à la linguistique : il s'intéresse à l'analyse sémiologique, à l'application de la méthode structurale à tous les phénomènes sociaux, les réduisant à un système de signes. Tout finit par se réduire à un texte, à une dimension linguistique et symbolique, qui sera soumise à une analyse structurale :

L'analyse sociologique doit être structurale, non parce que les objets sont structurés « en eux-mêmes », mais parce que les sociétés ne cessent de les structurer : la taxonomie serait, en conclusion, le modèle heuristique d'une sociologie des superstructures. (P. 233).

Cela répond à un intérêt à taxer les noms des langues qui traversent la société, le monde ; c'est-à-dire classer les langues et identifier le sens, puisque : « rien n'est plus essentiel pour la société que la classification de ses langues. Changer cette classification, déplacer le mot, c'est faire une révolution » (Barthes, 1972, 47). Le langage doit être essentiel à la sociologie. En tant que sémioticien, sa préoccupation fondamentale est sans doute le signe (et les codes). L'analyse structurale permet d'identifier dans le texte les signes et les codes qui, sous le naturel, cachent le social. Les systèmes sémiologiques construisent le social, à travers des histoires, des textes,

des discours. Il n'y a pas de signes naturels : ils sont tous culturels même si les institutions tentent de naturaliser les signes par le langage (Marro, 1999 ,P. 80).

Dans *Mythologies*, œuvre de sa première étape, il déclarait déjà qu'«il souffrait de voir nature et histoire constamment confondues dans le récit de notre présent et voulait révéler l'abus idéologique qui, à mon avis, se cache dans l'étalage décoratif de l'évidence » (Barthes, 2000, p.8). Barthes croit qu'il peut identifier l'idéologique dans la société, découvrir le vrai sens des discours. Il fournit l'outil analytique pour disséquer ce discours écrit, cette histoire ; Il fournit des concepts tels que la taxonomie, la signification ou la classification. Comme d'autres auteurs structuralistes, il cherche essentiellement à découvrir les principes d'organisation qui sous-tendent le discours, et les relations qui structurent les différents éléments des textes. Il existe d'innombrables formes d'histoire, et il est proposé d'étudier un principe possible de sa classification, basé sur sa structure, qui est la forme invariante qui donne cohérence et consistance logique à l'histoire. Son modèle théorique est basé sur la linguistique. Il met l'accent sur les codes, que l'on peut définir comme des champs associatifs, qui constituent une organisation supratextuelle de signaux. Elle établit une homologie entre la phrase et le discours, transférant les propriétés sémiotiques d'un niveau à l'autre. La réduction au code nous permet d'examiner les principaux noyaux thématiques et fonctionnels dans les textes analysés, puis de procéder à la vérification de leur structuration. C'est une analyse internaliste, dont l'objectif est de découvrir la matrice qui génère toutes les histoires du genre. La structure du texte permet de connaître la logique de son sens, mais cette logique est largement sociologique : l'organisation du discours est influencée par des facteurs idéologiques et sociaux.

L'exemple le plus abouti de cette sémiologie générale est l'étude du système de la mode (2003). Barthes y effectue une analyse consciencieuse et froide des opinions de mode diffusées par les magazines féminins et, sur la base de cette première analyse, il conclut une théorie générale de la mode comme système de représentations. Jeu d'éléments, de formes et d'unités élémentaires de sens combinables à l'infini et qui, donnant l'impression subjective d'individualité et de souveraineté, remplissent en réalité la fonction inconsciente de classification et de hiérarchisation sociale ; le code parle aux individus à travers le vêtement, qui plutôt que d'être utilisé par les individus, ce sont eux qui utilisent les individus pour représenter un système de similitudes et de différences qui reproduisent le langage des apparences au-delà de l'histoire. Le jeu du changement constant, de l'actualité permanente, cache la tendance à l'immobilisme fondamental du social, à la cristallisation de la forme de pouvoir. Cette logique de différenciation est ce qui permet de comprendre qu'aujourd'hui il n'y a pas de consommation car il y a un besoin objectif et naturaliste de consommer. Ce qu'il y a, c'est la production sociale

d'un matériau de différences, d'un code de sens et de valeurs de statut, sur lequel se situent biens, objets et pratiques de consommation. Les biens deviennent des signes distinctifs qui peuvent être des signes de distinction, mais aussi de vulgarité dès lors qu'ils sont perçus de manière relationnelle pour montrer que la représentation que les individus et les groupes affichent inévitablement, à travers leurs pratiques et leurs propriétés, fait partie intégrante de la réalité sociale (Barthes, 2003, p.245-257). C'est la capacité communicative des biens qui permet de réaliser cette différenciation sociale.

L'activité du sémiologue comporte donc deux opérations typiques : le découpage et l'assemblage (Barthes, 1983, p.258). Il s'agit donc d'effectuer, en tant qu'analyste, plusieurs tâches : l'une, repérer et indiquer les principales unités significatives, qui sont celles qui articulent le sens du texte, à travers une macro-segmentation de celui-ci. Cela nécessite de faire une "coupure synchrone", où l'on lit "ce qui est" dans le texte. Évidemment, cette coupe présente quelques problèmes : en gros, ignorer un flux historique qui peut être présent, en le laissant de côté. Cependant, cette prétention permet une simplification qui permettra la comparaison entre des périodes ou des étapes, avec lesquelles l'histoire finit par devenir, en quelque sorte, présente. Cette méthode permet la comparaison entre les textes, ce qui permet de vérifier l'évolution possible des thèmes à travers différentes périodes historiques. Le récit est déchronologisé, divisé en blocs de sens de la même manière qu'en linguistique, la phrase est divisée en sujet, prédicat ou phrases. L'écoulement du temps est éliminé, et grâce à une comparaison entre deux coupes synchrones, une évolution entre les états peut être observée. L'histoire, divisée en énoncés, est combinée donnant lieu à différentes significations narratives. L'analyste du discours Siegfried Jäger (2003, p. 88) indique qu'une coupure « synchrone », dans la mesure où elle est devenue « ce qu'elle est », sera à la fois diachronique et historique. Le sens serait essentiellement généré par les faisceaux de relations au sein de la structure, en l'occurrence celles existant entre les éléments du texte ; le sens ne naît pas de la répétition mais de la différence, dans un système d'exclusions et de relations (Barthes, 1972, p.68-69).

L'analyse structurale a pour objectif de définir les règles (ou plutôt les régularités) de la combinatoire fonctionnelle du récit. Pour Barthes,

Lire un discours, c'est en effet (...) l'organiser en morceaux de structures, c'est s'efforcer d'arriver à des noms qui « résument » plus ou moins la profuse succession de signaux, c'est procéder en soi, au moment même où l'on « dévore ».

L'histoire, faire des ajustements nominaux, c'est sans cesse apprivoiser ce qu'on lit, faire appel à des noms connus, issus du vaste code de lecture antérieur... » (Barthes, 1990, p. 208). Une infinité de récits naissent d'un texte « brut » idéal, dont le sens est capté en ordonnant la logique

qui les parcourt. Elle cherche à réduire chaque texte aux vecteurs ou axes qui l'organisent. Pour identifier le sens, le texte est réduit à un schéma logique de relations entre les éléments. L'analyse structurale permet de considérer l'œuvre non pas comme un simple document historique, mais comme une unité signifiante autonome, séparée des autres discours et de l'écoulement du temps. Cette conception de l'œuvre, c'est-à-dire du texte, repose, selon Barthes, sur les principes suivants :

a) *Principe de formalisation* : c'est essentiellement un principe d'abstraction :

L'analyse structurale du récit est fondamentalement comparative : elle recherche les formes et non le contenu. [...] Une analyse du récit a exactement la même tâche : elle doit rassembler des récits, un corpus de récits, pour tenter d'en extraire une structure. (Barthes, 1990, p. 288).

Sur un corpus d'œuvres, l'analyse reste au niveau des relations, non à celui des significations. C'est la recherche de syntaxe.

b) *Principe de permanence* : ce sont les différences de sens : « on essaie de trouver les différences de forme qui sont attestées par des différences de contenu ; ces différences sont des caractéristiques pertinentes et non pertinentes » (p. 288-289). Les différences entre les combinaisons de signes marqueront le sens de l'énoncé.

c) *Principe de pluralité* : elle interroge la place possible des sens (pluralité des sens). Il analyse les codes, mais ne les interprète pas. Il distingue les codes d'action ou de comportement, les codes de découverte de la vérité (herméneutique), les codes sémiotiques (caractéristiques ou descriptions), les codes culturels (citations) et les codes symboliques (architecture symbolique du langage).

d) *Dispositions opérationnelles* : Ce sont les trois opérations qu'il faut effectuer : segmentation du texte (grille) ; inventaire des codes ; et coordination (établissement de corrélations avec d'autres textes ou intertextualité). Dans le maniement de l'intertextualité, on entrevoit un possible accès à la dimension pragmatique du discours.

Barthes offre, dans ces principes, une vision peut-être excessivement détaillée et formalisée du travail à faire sur le texte. Mais à partir de là, l'auteur propose une analyse de l'organisation textuelle qui dégage quelques clés d'un grand intérêt.

II. L'organisation du texte : catégorisation et classement

L'organisation du texte est décrite dans l'œuvre de Barthes à partir d'une clé purement structuraliste. La couverture fonctionnelle du récit impose une organisation en relais (relais), dont l'unité de base est la séquence (nœuds solidaires). La séquence est toujours nommable : problème, idée, lutte, réussite, les actes n'étant que des alternatives :

« La séquence est donc, si l'on veut, une unité logique menacée : c'est du moins ce qui la justifie. Mais elle est aussi fondée sur le maximum : fermée sur ses fonctions, cachée sous un nom, la séquence elle-même constitue une unité nouvelle, prête à fonctionner comme simple terminus d'une autre séquence plus longue » (Barthes, 1990, p.183).

La séquence peut être définie comme une concaténation d'actions. Elle peut être l'ouverture et la fermeture, l'argumentation, la narration et la réparation. Il s'agit donc d'obtenir une description structurelle de l'illusion chronologique ; «la logique narrative est celle qui doit rendre compte du temps narratif » (p. 180).

Comme indiqué précédemment, c'est l'élément fondamental de l'analyse structurale : l'anhistoricité, l'élimination de l'historique pour transformer le texte en un système logique de relations. Cette logique sera ce qui donnera un sens à l'histoire. La structure barthésienne distingue dans *l'Introduction à l'analyse structurale du récit* trois différents niveaux d'opérations : le niveau des fonctions, le niveau des actions et le niveau de la narration ou du discours, liés entre eux dans une intégration progressive.

Le premier niveau est celui des Fonctions. Tout système sémiologique est une combinaison d'unités. Ainsi est le texte. Barthes distingue, dans le texte, deux éléments principaux : les noyaux ou fonctions charnières, et la catalyse (fonctions de nature complétive),

Nœuds et catalyse, indices et informateurs (...), telles sont, semble-t-il, les premières classes dans lesquelles peuvent se répartir les unités du niveau fonctionnel. [...]. Les catalyseurs, les indices et les informateurs ont en fait un caractère commun : ce sont des expansions, si on les compare à des noyaux : les noyaux (...) constituent des ensembles finis de peu de termes, ils sont régis par une logique, ils sont en même temps une fois nécessaire et suffisante : une fois ce cadre donné, les autres unités viennent le remplir selon un mode de prolifération en principe infini (Barthes, 1974, p. 22).

Ce sont des segments d'action. Barthes dénomme fonctions cardinales ou noyaux aux importantes fonctions qui constituent l'axe de la narration, affectant directement le développement de la narration ; ceux qui se bornent simplement à remplir le reste de l'espace narratif sont appelés catalyses, qui, bien que de nature fonctionnelle, dépendent des noyaux (ils sont l'expression de détails ou d'actions sans importance). Afin de faire cette distinction entre noyau et catalyse, il existe différentes approches. Il indique ainsi que :

Puisque tout système est la combinaison d'unités dont les classes sont connues, il faut d'abord diviser l'histoire et finir les segments du discours narratif qui peuvent être distribués en un petit nombre de classes, en un mot, il faut définir les unités narratives minimales (p. 16).

Cela implique de s'intéresser d'abord à la recherche (localisation) des soi-disant « noyaux de sens » qui composent la communication, en accordant une importance particulière à leur présence ou à leur fréquence d'apparition (Clément et Santalla, 1991, p.40). Il existe plusieurs définitions de fonction. Pour Barthes, « la fonction est évidemment, du point de vue linguistique, une unité de contenu : c'est « ce qu'un énoncé veut dire » qui le constitue comme unité formelle et non la manière dont il est dit » (Barthes, 1974, p. 17).

Propp établissait déjà dans sa *Morphologie de la nouvelle russe* l'usage des fonctions au sein du récit : « Par fonction, on entend l'action d'un personnage défini du point de vue de sa signification dans le développement de l'intrigue » (Propp, 1981, p. 3). Les différentes séquences sont construites sur les fonctions. Les séquences principales sont les séquences d'ouverture et de fermeture, les séquences d'arguments, les séquences narratives et les séquences de réparation. Ainsi, une déchronologisation est effectuée afin de pouvoir reconstituer une logique d'action.

D'autre part, le récit contient des indices qui renseignent le lecteur sur les circonstances de l'histoire, et qui se veulent de deux types : des indices proprement dits, qui décrivent la personnalité d'un agent du récit, du décor ou du principe philosophique, ou des informateurs, qui identifient l'espace et le temps dans lesquels se déroule l'action (Pavel, 1999, p. 118-119 ; Barthes, 1990). La fonction peut être considérée comme une unité de contenu ou une unité thématique, étant l'unité principale de travail.

Le deuxième niveau est celui des actions, celui qui inclut les personnages. Dans chacun des textes, il y a des sujets spécifiques, marqués par certains attributs caractéristiques. Ce ne sont pas de vrais sujets, mais des personnages marqués par leur rôle dans l'histoire : l'acteur est donc encore un autre niveau, susceptible d'être analysé à partir de la sémiologie. Dans chacun des textes, il faut faire l'inventaire des personnages, des actants, qui participent à l'action. Une fois identifiés, on s'intéressera à leur rôle actantiel, à leurs caractéristiques et aux relations existantes entre eux, c'est-à-dire comment ils se situent dans le réseau structurel. En général, la tendance des formalistes consistera à classer les rôles des acteurs en quelques rôles de base, et, si possible, par couples d'oppositions : donneur-receveur, celui qui promet-celui qui reçoit la promesse, etc. Ainsi se crée une hiérarchie des interprètes, parallèle à la hiérarchie des actions, et de la même manière qu'il y a des niveaux dans les séquences, il y a aussi des niveaux de personnages (Ricoeur, 1973, p. 41). Chacun d'eux doit être défini à travers un ensemble de qualités qui sont inférées du texte et qui permettent de situer sa position structurelle.

Le troisième niveau est celui de la narration, et c'est celui qui comprend les signes de l'histoire. A ce niveau, l'histoire est considérée comme un tout. Il s'agit de décrire le schéma narratif de l'histoire, sa structure logique,

« Le niveau narratif est alors occupé par les signes de la narrativité, l'ensemble des opérateurs qui réintègrent des fonctions et des actions dans la communauté narrative, articulée autour de son donateur et de son destinataire » (Barthes, 1990, p. 193) ; « au-delà du niveau narratif, commence le monde, c'est-à-dire les autres systèmes (social, économique, idéologique) » (p., 194).

Parmi ces signes de la narration ou du code narratif, deux doivent être particulièrement mis en évidence : le statut du narrateur, qui peut avoir une tonalité personnelle ou apersonnelle, et le rapport de l'histoire avec le monde qui l'entoure. Un autre aspect fondamental de l'analyse narrative est l'analyse du lieu (topos, locus).

Barthes avance ceci : « les lieux forment donc cette réserve très particulière qui constitue l'alphabet : un ensemble de formes dépourvues de sens en elles-mêmes, mais qui contribuent au sens par sélection, combinaison, mise à jour » (p. 194) les soi-disant lieux communs qui sont un ensemble de symboles collectifs et de stéréotypes culturels qui peuvent être reflétés dans le texte. Cette accumulation de symboles collectifs fournit un répertoire d'images représentatives de la réalité sociétale (Jäger, 2003, p. 65), à travers lesquelles la production de réalité opérée par le discours est interprétée. Pour le sémioticien, « la société de masse tend toujours à stéréotyper autour de sens définis, nommés, séparés » (Barthes, 2003, p. 431).

Voilà un accès possible à une pragmatique, un rapport du texte au contexte. Après avoir établi (après avoir travaillé sur les différents niveaux narratifs) les éléments, il s'agit de procéder à la reconstruction de leur logique combinatoire. Pour cela, le processus doit permettre une catégorisation des différentes unités significatives dans un réseau de relations, fournissant des modèles capables de classification. Ainsi, la catégorisation est une opération de classement des éléments constitutifs d'un ensemble par différenciation, après regroupement par genre.

Un système utile de catégories doit être créé, en deux étapes : la première, l'inventaire, qui est réalisé en isolant les éléments. La seconde, la classification, répartissant les éléments et imposant une certaine organisation. Les catégories doivent être créées par une méthode d'essai et d'erreur, et leurs sources seront la théorie et les objectifs de l'enquête.

Voilà un accès possible à une pragmatique : un rapport du texte avec le contexte jusqu'à présent. L'analyse s'est concentrée exclusivement sur l'organisation du récit et les combinaisons entre ses éléments (relations) ; c'est-à-dire sur les propriétés internes du discours. Le discours a été déchronologisé, divisé, ordonné et classé en schémas. Sa logique est déchiffrée, mais comme

le souligne Voloshinov, « la modalité thématique-analytique ne peut avoir un développement plus ou moins étendu et substantiel que dans un contexte auctorial quelque peu rationaliste et dogmatique » (Voloshinov, 1992, p. 173). Il faudrait dépasser cette vision monologique, en mettant le discours en relation avec le contexte social dans lequel il émerge. Les énoncés, jusqu'ici étudiés comme signifiants, ont aussi un sens, influencé par le social. Le plan logique-formel doit donc être complété par un plan de nature sémantique-pragmatique.

III. Pour une sémantique de la parole

Chaque individu, en principe, semble affronter individuellement son rapport aux signes, à travers des interactions discursives. Cependant, les interprétations que ces individus feront des signes ne seront pas individuelles, mais médiatisées par la réalité sociale. La communication entre les différents membres d'une communauté s'effectue par des systèmes de signes, dont celui de langue est le plus important. C'est une « chose sociale », c'est l'instrument principal de communication et fondamental en raison de sa condition de symbolisateur universel (Beltrán, 1991a, p. 137). Socialement créé, le langage s'impose à l'individu : non seulement il filtre sa perception, il produit aussi sa pensée et construit sa connaissance du monde (p. 143). Le sens des mots est attribué à partir des interprétations dominantes dans la société. Les phénomènes les moins discursifs sont sociaux : lorsque les gens parlent, écoutent, écrivent ou lisent, ils le font d'une manière qui est déterminée par la société et a des effets sur celle-ci (Fairclough, 1990, p. 23). Mais tous les symboles ne signifient pas toujours la même chose. Il existe une hétérogénéité dans l'utilisation de la langue dans toutes les sociétés, qui varie non seulement en raison de problèmes spéciaux ou temporaires ; il varie aussi selon le contexte (stylistiquement) ou en raison des différences sociales (discours stratifié). C'est une langue vivante. Le discours est donc ouvert à différentes interprétations, marquées par la position dans laquelle se trouvent les acteurs sociaux dans la structure sociale. Le travail du chercheur de discours devrait être de décoder ces symboles sur lesquels un consensus complet n'a pas été atteint. Lors de la lecture d'un texte, certains symboles sont repérés qui font allusion à un aspect de la réalité sociale. Ces symboles peuvent être organisés sous la forme de diverses figures. L'un d'eux est la Mythologie, l'un des grands apports de Barthes.

Un mythe est une représentation collective dans laquelle se reflètent certaines pratiques et fonctions sociales, et qui s'incarne dans un récit. Ces histoires ont généralement un fondement historique réel et reflètent un acte fondateur de la société ou l'apparition d'une règle ou d'une coutume. Le mythe, lorsqu'il est raconté, peut être conçu comme un système sémiologique. L'anthropologue Pierre Maranda (1999, p.225) l'entend ainsi :

Le mythe est un récit dramatique, oral ou écrit, qui émerge des fondements sémiotiques d'une société. Elle est donc la réalisation implicite d'une matrice prête à la construction de sens, et à ce titre, elle se cache derrière une grande variété de genres : elle est une manifestation d'idéologie (et donc un moyen d'y accéder), génère toutes sortes de discours sémiotiques dans l'art, la politique, la littérature, les rituels, les jeux, la science, etc.

La mythologie est un système construit à partir d'un ensemble de mythes, et elle est au-delà de l'histoire.

L'approche structurelle s'est penchée sur cette question sous deux angles différents. D'une part, l'anthropologue Lévi-Strauss (1982) s'est intéressé aux mythologies présentes dans les sociétés « primitives », les concevant comme des systèmes des thèmes à sens fermé (mythèmes) présents d'une manière ou d'une autre dans toutes les cultures. Ce sont de belles histoires qui articulent la société et expliquent, d'une manière ou d'une autre, son origine. D'autre part, il y a l'approche du premier Roland Barthes, qui se concentre sur la mythologie des sociétés actuelles. Les mythes ne sont pas seulement typiques des sociétés « primitives », ils sont aussi présents dans la culture bourgeoise, bien qu'ils ne constituent pas de grandes histoires structurelles mais plutôt un corpus de discours (Barthes, 1987, p.83-84).

Pour Barthes, dans la vie quotidienne, on perçoit des ensembles de signes et de symboles qui, malgré leur naturel apparent, sont bien idéologiques : à la manière d'une réflexion inversée, ils présentent le social comme naturel. Ces signes, structurés en discours, sont appelés Mythes. Celles-ci fonctionnent comme des structures organisationnelles intersubjectives de la signification, elles-mêmes organisées dans ce que l'on pourrait appeler une mythologie ou une idéologie (Vázquez et Aldea, 1991, p. 15).

Ils exercent leur fonction symbolique à travers l'instrument spécifique du récit (Ricoeur, 1969 : 459). Les faits sociaux peuvent être interprétés comme un système de valeurs qui, sans être une narration au sens strict, circonscrit également un langage qui naturalise, soustrait à l'histoire et transforme les représentations quotidiennes modernes en magie (mythique) (Alonso, 1998, p. 161). Un même signe peut avoir différentes significations sociales associées à un même signifiant. Des tentatives ont été faites pour imposer un consensus sur le sens, mais un tel accord n'a pas été atteint. Il s'impose alors et, dicté par l'autorité ou le pouvoir dominant, semble devenir son sens « naturel », c'est-à-dire le mythe.

La mythologie a donc pour fonction d'intégrer l'individu dans un ordre symbolique déterminé par l'imposition de significations. À un niveau manifeste, ceux-ci feront partie de l'idéologie dominante. Cependant, à un niveau latent, le signe acquerra une condition polysémique, en étant ouvert aux interprétations d'autres positions sociales. Barthes explique le mythe à partir du

signe. Du point de vue formel de la sémiologie, le signe est un système formel composé de signifiant et de signifié. Le mythe est un système sémiologique dans lequel le signe agit comme un signifiant, regroupant objet et image ; au-delà, il y aurait un sens caché, latent (Barthes, 2000, p.203-206). Le mythe, en tant que signe qu'il est, est aussi composé de signifié et de signifiant, mais par rapport au langage c'est un système secondaire. Quel était un signe dans le système primaire (celui du langage) est ici un signifiant. Ainsi, le mythe représente une distorsion : il masque le signe, et « plus la fonction est mythique (...), plus il masque le signe. » (Barthes, 2003, p. 303). La caractéristique essentielle du mythe est l'union entre le mot et le sens idéologique concret qui, d'une part, détermine l'évolution des représentations mythologiques, et, d'autre part, la perception spécifique des formes linguistiques, des significations et des combinaisons stylistiques. Il représente un système dual : d'une part, c'est un système dénoté, c'est-à-dire qu'en tant que signe il renvoie à un objet qu'il annonce.

Il est également chargé d'établir l'histoire comme nature et la contingence comme éternité (Barthes, 2000, p. 237) ; pour cette raison, il présente le social comme naturel, il est donc un reflet inversé de la réalité.

L'interprétation a pour objectif de décoder le symbole, de faire remonter à la surface son sens caché : cela doit être la base du travail de l'analyste, d'approfondir la connotation, de dévoiler les sens latents. Le sociologue, par analogie, agira ainsi comme un chasseur de mythes (Elias, 1995, p. 62). C'est là le principal mérite de la démarche du préscientifique Barthes : il va au-delà de la narration en essayant de découvrir le latent, le connoté du message. Il y a une composante sociologique dans l'approche de la communication, du signe. Certains exemples de littérature de masse, tels que les livres d'auto-assistance ou la littérature de gestion, ont une efficacité persuasive similaire aux reproductions mythologiques partagées.

D'autre part, c'est un système connoté, qui suggère une valeur secondaire, qui est liée comme un signe à un autre objet, avec un autre sens.

Les lectures du mythe peuvent s'effectuer à partir de la sémiologie ou d'une approche herméneutique, que l'on appellera ici sémantique et pragmatique. Mais la sémiologie la définit non par l'objet de son message mais par la manière dont il est énoncé (Barthes, 2000, p. 199) : c'est-à-dire par ses limites formelles. Barthes reste au niveau des formes même dans sa période la moins formelle. Par la suite, il propose directement de remplacer le déchiffrement du Mythe par celui du Signe, dans lequel l'étude du mythe est mise de côté pour aborder le langage, la phraséologie ou l'idiolecte (Barthes, 1987, p. 86) : abandonne le social pour passer au sémiotique. Dès lors, pour le sociologue, une approximation sémantique supplémentaire est indispensable, qui permet d'approfondir le message, de transcender le formalisme et de dévoiler

les éléments qui peuvent se constituer à l'intérieur d'une dichotomie du sacré et du profane (Eliade, 1967), si l'on procède. L'approche barthésienne fournira une base d'interprétation, mais il est nécessaire de la compléter par son rapport aux contextes et une théorie plus élaborée du symbolique. Les mythologies sont des constructions sociales, et à travers elles, il est possible de dépasser le niveau formel de l'analyse structurale avec une ouverture au social : cependant, le sociologue doit aller plus loin, poursuivre une véritable ouverture au discours.

IV. Une critique non linguistique de Roland Barthes

Cette ouverture du discours au social permettrait à l'analyste de découvrir l'idéologique dans le discours, situant les idéologies qui soutiennent lesdites mythologies en relation directe avec les rapports sociaux qui ont donné naissance au discours.

L'actant peut désormais devenir sujet, remplissant à la fois les fonctions de locuteur et d'auditeur. L'idéologie latente devient manifeste et la manière de parvenir à un consensus sur les significations peut être analysée. Le locuteur doit être conçu, à partir de là, comme un idéologue ; ses paroles doivent donc être considérées comme des idéologèmes, des points de vue particuliers sur le monde qui revendiquent une signification sociale (Bakhtine, 1991, p.150). Les idéologèmes offrent des voies d'accès à d'autres discours ainsi qu'au contexte socio-économique et historique, et permettent d'entrelacer le discours avec la sociologie dans une socio-herméneutique.

V. Limites de l'analyse structurelle : critique non linguistique de Roland Barthes

Cette analyse structurale du récit s'inscrit-elle dans une thématique sociologique ?

De manière générale, les relations entre sociologie et langage ont été complexes : comme le souligne Beltrán (1991a, p.137), « ce qui intéresse la sociologie dans le langage, c'est sa condition claire de réalité sociale, non ses aspects proprement linguistiques ni sa pertinence pour la psychologie ». Néanmoins, l'analyse structurelle peut être une méthode utile tant que l'on est conscient de ses limites. En premier lieu, elle doit s'appliquer à un ensemble de récits qui présentent un réel intérêt sociologique et qui permettent en même temps d'appliquer la méthode.

Selon Paul Ricœur (1973, p. 89), l'analyse structurale peut réussir dans les cas où plusieurs conditions peuvent être réunies : travailler sur un corpus constitué, détenu, clos ; établir des inventaires d'éléments et d'unités, et les placer dans des rapports d'opposition. Bref, être capable d'établir une algèbre, une combinaison de ces éléments.

Le sociologue doit tenir compte de ces aspects et appliquer cette méthodologie à un objet d'étude présentant ces caractéristiques.

On reproche à Barthes généralement son présupposé d'ordre sous-jacent, qui se heurte implicitement à la construction très conflictuelle du social et de ses pratiques. C'est donc une remarque fréquente de Millet et Varin D'Ainvelle dans leur récapitulation déjà classique du premier parcours structuraliste : « la notion de structure porte en elle le rêve d'une nouvelle unité enfin comprise, assurée et garantie, à retrouver l'adresse de l'objet qui emprisonne dans le réseau de sa construction [...] une construction faisant l'objet d'une commande ».

Une analyse fondée sur ces bases théoriques présente de nombreuses limites, inhérentes aux hypothèses méthodologiques qui caractérisent ce courant. Barthes rappelle que dans le structuralisme, le système prend le dessus sur l'essence des objets (Barthes, 1978, p. 51). C'est là que réside le problème : le structuralisme offre une méthodologie réductrice, efficace pour accomplir une tâche de catégorisation, mais limitée lorsqu'il s'agit d'interpréter le texte (1975, p.90). Ainsi, la première version du structuralisme manifeste une intention d'instaurer de l'ordre, de la maîtrise et du contrôle sur la réalité, ce qui présente ironiquement des similitudes avec le positivisme.

D'autre part, nous assistons à une hypostase dangereuse du système. Le linguiste JM Ibáñez Langlois reproche déjà à Saussure lui-même

d'écarter le langage comme faculté (parce qu'il est trop métaphysique) et la parole comme acte (car singulier et concret), il convertissait déjà son troisième terme, le langage, en une substance ou hypostase dévorante qui, dans la formalité abstraite de sa structure (dans l'immanence du systémique), devrait absorber à la fois le sens et la pensée et le sujet humain lui-même (Ibáñez Langlois, 1983, p.48)

Encore une fois, on observe une tendance à l'ahistoricisation et à la dépersonnalisation de la langue. Il est possible qu'une prétention théorique excessive puisse entraîner le risque de confondre les conceptions théoriques du chercheur avec la réalité elle-même. La sélection des arguments peut également conduire le lecteur à confondre le modèle structurel avec la société réelle, voire à tomber dans la parabole bien connue de Borges dans sa nouvelle intitulée « El rigor de la ciencia » (Borges, 1990) : celle de confondre la carte avec le territoire. C'est pour cette raison qu'il existe un risque de se retrouver enfermé dans le monde idéal de la logique formelle des relations et des articulations linguistiques, c'est-à-dire :

le concept de langage comme formateur ou catégoriseur de la soi-disant réalité, appelé monde, est un concept très prisé par la linguistique structurale, et ce concept est lié à l'irréalité

présumée de la réalité extralinguistique : la langue constitue le réel et non l'inverse » (Ibáñez Langlois 1983, p.48)

C'est là un aspect déterminant quant à la place qu'occupent le sujet et l'histoire dans le schéma interprétatif du structuralisme dans son ensemble. L'analyse barthésienne dans son *Introduction à l'analyse structurale du récit* peut poser un petit problème, et c'est celui d'impliquer un travail trop détaillé, où la précision de l'analyse sémiologique l'emporte sur la pertinence. Il faut donc éviter une formalisation non pertinente, transcendant le niveau de la phrase, et complétant le travail par une approche sémantique et pragmatique. Barthes est une référence valable dans le cas d'une enquête sur les aspects formels (proche de la sémiologie), mais en revanche, il apportera des conceptions de grand intérêt proches de la sociologie, comme sa notion de mythologie ou l'axe du système dénoté versus du système canoté.

Cet excès ne signifie pas que nombre des réalités étudiées par les sociologues admettent une lecture où elles seraient le signe d'autre chose : le symbolique masque les faits d'étude. Cependant, de là à supposer que toute réalité sociale est un signe et n'est susceptible que d'analyse sémiologique, il y a une grande distance (Beltrán, 1991b, p.40-41). Un autre aspect qui peut être critiqué est le déni du rôle du sujet dans les événements sociaux : il est inséré dans un réseau, une structure ou une machine symbolique et, comme dans le système des signes, ce qui est fondamental, c'est son rapport au système. L'objet des sciences humaines est de «dissoudre l'homme » (Lévi-Strauss, 2002, p. 357), le sujet est réduit à un simple actant, à un signe. Dans l'élaboration du texte, la mort de l'auteur est même évoquée (Barthes, 1987, p.65-71), réduit à n'être qu'un agent limité à la gestion des codes linguistiques fournis par la société. La dialectique toujours présente dans l'évolution sociale est obviée, tout comme la négociation continue du sens entre acteurs et groupes. La formalisation déplace le sujet et aussi l'histoire. Dans le structuralisme, comme le fait Saussure dans sa formulation de l'analyse linguistique, la priorité est donnée aux éléments synchroniques par rapport aux éléments diachroniques. La critique qui a été faite de ces méthodes structurales (et qui vaut aussi pour l'œuvre de Barthes, bien que ses travaux moins formalistes lui assurent de ne pas se perdre dans la clôture des signes) s'est focalisée sur le pansémiologisme qui réduit toute réalité sociale aux codes exerçant un effet idéologique.

Cela ne veut pas dire que le structuralisme nie l'histoire, il la pousse simplement hors de l'analyse. Ce qui importe, ce sont les relations au sein d'un système, l'ensemble des différences et des oppositions entre termes et signes :

nous percevons des différences et, grâce à cette perception, le monde « prend forme » devant nous et pour nous » (Greimas, 1973 :28). Le système est un système fermé, où l'objet

est aussi fermé. Dans le cas du texte, « les dénominations contenues dans le texte sont déterminées par les définitions qui ont été présentées en lui et seulement par eux, de telle sorte que le texte constitue un micro-univers sémantique fermé sur lui-même (p.142).

Il y a une clôture, une codification du sens : le but de l'organisation est de montrer comment elle s'organise. Cela signifie que l'histoire est isolée de la société et des sujets.

Cette appréciation d'Amado Alonso est juste, et elle se complète lorsqu'il indique que la linguistique structurale atteint une clarté et une simplicité surprenantes, mais à force d'éliminations ; plus encore, au prix de l'abandon de l'essentiel du langage comme phénomène spécifiquement humain et donc social, qui est sa capacité à intervenir dans le monde des faits (Alonso, 1983, p. 8). L'effort saussurien vide les éléments créateurs et générateurs dans le social du langage de sens afin de saisir leurs relations et la théorie qui les explique : ainsi, c'est le chercheur lui-même qui limite la réalité et décide à quels niveaux de celle-ci s'intègrent. Face au problème linguistique, il faut donc ouvrir le point de vue sur le sujet communicatif, en tant que sujet pratique, actif et social ; ce que Bakhtine lui-même a toujours fait de main de maître : « La vérité ne naît pas si elle se trouve dans la tête d'un seul homme, mais naît entre des hommes qui la recherchent ensemble, dans le processus de leur communication dialogique » (Bakhtine, 1988, p.156)

Focalisée sur les relations et la structure, la méthode d'analyse structurale oublie d'interpréter les signes. Comme le souligne Ricoeur, le langage n'apparaît plus comme la médiation entre les esprits et les choses. Il constitue un monde en soi, au sein duquel chaque élément ne renvoie qu'aux éléments d'un même système, grâce à l'interaction des oppositions et des différences qui constituent le système. Bref, le langage n'est plus traité comme « un mode de vie », comme dirait Wittgenstein, mais comme un système autosuffisant de relations internes.

A ce point extrême, le langage comme discours a disparu (Ricoeur, 1995, p.20). Dans le même ordre d'idées, Amado Alonso, dans la préface classique de l'édition espagnole du Cours de Saussure, va beaucoup plus loin en notant que :

tout comme l'autonomie du système permet à l'auteur, en synchronie, d'écarter l'élément moteur du fonctionnement de la langue (l'esprit individuel, relégué à la parole), ainsi dans la diachronie les changements sont involontaires et inconscients, le locuteur incapable d'intervenir dans le système pour le modifier ; et par conséquent, l'évolution du système est également autonome, étrangère en soi à l'histoire de la civilisation des peuples qui les utilisent. Voilà donc comment, à la fois le fonctionnement et l'évolution du langage, il est possible d'exclure l'action de l'esprit (Alonso, 1983, p. 23).

De tout cela, on peut conclure que la méthodologie structuraliste de l'analyse du discours peut être bien adaptée aux genres littéraires caractérisés par une certaine uniformité de base (par exemple, la littérature managériale, les romans policiers, les contes populaires, les livres de développement personnel, les rubriques journalistiques spécifiques telles que l'horoscope, etc.). En effet, ces genres peuvent être réduits à quelque chose proche de l'intrigue pure (Stubbs, 1987 : 196). Pour cette raison, l'analyse structurale, malgré ses limites, est pertinente pour être appliquée dans une sociologie des textes qui, comme le souligne à juste titre van Dijk, aura la tâche spécifique consiste à mettre en évidence la manière dont les relations de pouvoir et la hiérarchie se manifestent à travers la puissance, les fonctions, les rôles, les niveaux et les classes au sein des structures textuelles potentielles impliquant les individus, les groupes et les institutions concernés (van Dijk, 1992, p.23). Mais l'analyse du discours ne peut se limiter aux caractéristiques du texte en termes de structure ou de forme ; Elle doit aussi tenir compte de son contenu symbolique et des conditions dans lesquelles sa production est générée. L'utilisation d'éléments sémiologiques est essentielle car elle permet le déchiffrement des signes sociaux, mais elle ne peut se limiter à cela : elle doit comprendre le discours qui traverse lesdits textes, puisqu'il s'agit d'un discours social. Par conséquent, on ne peut pas perdre de vue la relation du discours avec la société et les relations de pouvoir qui y existent. En recherche sociale, le discours va au-delà du texte (Alonso, 1998, p.208).

Conclusion

En ce qui concerne l'importance du sujet dans l'analyse du discours d'affiliation structurelle, le débat reste ouvert : le rôle que l'individu et les groupes spécifiques adoptent dans les relations par le langage continue d'être problématique. Dans toute son œuvre, Barthes accorde peu d'importance à l'agent, complètement soumis au système. De plus, dans le corps théorique de Barthes dont on peut dériver une méthodologie d'analyse du discours car il n'est même plus nécessaire pour ceux qui se tournent vers le post-structuralisme plus pansensualiste et informel de l'envisager, on assiste à une réduction dangereuse de la pensée du langage, qui n'est rien d'autre qu'une manœuvre scientifique puissante et ouverte pour éliminer ce qui est lié à l'acteur, dont les comportements imprévisibles pourraient perturber la perfection du système logique créé par le chercheur. Ainsi s'accomplit la désocialisation implicite de la communication humaine, réduisant le langage à un système logique ou formel de nature immanente, qui finit par assimiler l'homme et le monde socialement signifié au schème implicite du langage. Cependant, s'il est vrai que l'homme se souvient et reconnaît le monde à travers le langage, le monde et plus encore le monde social n'est pas seulement le langage (Alonso 2005, p. 265-272).

Nous arrivons ici à la question spécifique des difficultés de la méthodologie structurale et de la théorie linguistique en ce qui concerne la tentative d'aborder avec elles l'analyse du social. Il est vrai, comme cela a été souligné précédemment, que grâce à l'ouverture sémantique des Mythologies, il y a un accès au social. Mais Barthes a aussi signifié une accélération et un élargissement particuliers de ce transfert de méthodologie linguistique à toutes les sphères sociales, laissant place à l'aiguïssement de la prétention de certaines écoles et auteurs à ne pas tant procéder à une analyse des discours situés et contextualisés dans des cadres sociaux, mais de décréter une sorte de « tout est langage » ou, si l'on veut, de faire de la sociologie un résidu secondaire et banal d'une méthodologie linguistique omnipotente et universelle, qui non seulement la supposerait, mais la comprendrait et l'assumerait. Les approches plus ou moins directement inspirées de la sémiologie générale, que ce soit la version directe de Barthes (1990) ou celle de l'un de ses nombreux successeurs, se heurtent tôt ou tard au problème de l'analyse du langage comme fait matériel et social ; et en ce sens, à partir d'une référence remarquablement idéaliste comme la linguistique saussurienne, il est difficile d'analyser les actes de parole comme des actes pragmatiques, réalisés par des acteurs dans une situation, un contexte et un cadre historique, et avec des prétentions de sens social.

L'analyse structurale et la sémiologie de Barthes ne constituent pas une analyse des raisons pratiques d'énonciation, puisqu'en elles tout sens dérive de la disposition structurale, laissant de côté la matérialité sociale du langage et les cadres qui rendent compréhensibles les discours. En un mot, l'approche sémiologique lorsqu'elle aborde le discours comme une pratique est réductionniste, dans la mesure où elle ne s'intéresse pas tellement au social, dans son rapport à la construction du sujet qui communique en situation de conflit d'intérêt dans l'environnement. La production et la communication du sens s'effectuent dans l'analyse structurale par la diversification et la multiplication de catégories ou de codes binaires opposés - pur et impur, propre et sale, comestible et immangeable, ordre et désordre, masculin et féminin, doux et amer, ancien et moderne, cru et cuit-. Il est possible de classer les éléments simples de l'énonciation selon leur identité dans un système de signes ; et ici il ne fait aucun doute que ces approches structuralistes et sémiologiques sont extrêmement fécondes, et permettent d'ordonner de manière satisfaisante une masse de données. Cependant, elles nous laissent absolument sans réponse à des processus culturels où le cognitif domine telle est la piste d'explication proposée par Mary Douglas (1999, p.117-134), où les styles de communication dérivent des styles de pensée et de parole. Les actes sont plus proches de la conviction que de la simple imposition de sens ; ou bien où les acteurs, avant d'être des sujets tenus par le langage, sont des agents pour qui le moment de production de l'action communicative est aussi un moment de reproduction,

mais toujours médiatisé par les contextes quotidiens de performance de la vie sociale comme cela a été répété avec insistance depuis la théorie de la structuration (Giddens 1995) ; ou, enfin, comme l'a soutenu Pierre Bourdieu, où ce sont les raisons pratiques des sujets concrets qui utilisent la langue - avec toutes ses limites structurelles, mais aussi avec toutes ses potentialités - qui constituent des actes de parole porteurs de sens, dans un champ qui est toujours un espace de pouvoirs (Bourdieu 1997).

Une analyse comme celle que pratique Barthes s'inscrit, implicitement, dans le cadre du paradigme mentaliste ; ainsi, il frôle en permanence le danger de tomber dans l'idéalisme répété qui a imprégné l'analyse d'inspiration structuraliste contemporaine, qui considère qu'analyser ou interpréter un texte dans la sphère sociale, c'est procéder à une lecture ou à un décodage interne de signes que l'investigateur se compose comme un puzzle, sans qu'il soit nécessaire d'introduire le pouvoir social des acteurs en jeu, y compris le pouvoir de l'enquêteur. Et c'est que « la lecture n'est pas seulement un processus psychobiologique réalisé avec des unités linguistiques et des capacités mentales. C'est aussi une pratique culturelle insérée dans une communauté particulière, qui a une histoire, une tradition, des habitudes et des pratiques de communication particulières » (Cassany, 2006, p.28). Dans le modèle de Barthes, l'interprétation sociale des discours se fait comme s'il s'agissait d'une lecture d'un sens caché des messages, qui dérive d'un ensemble d'articulations structurelles implicites dans ses règles de composition. Il ne s'agit donc pas de surveiller les conflits de sens dans le domaine de la communication de sujets sociaux réels avec des raisons d'améliorer leurs pratiques discursives. L'analyse proprement sociologique des discours ne peut s'effectuer qu'en tenant compte de la capacité de structuration et de diversification des instruments de communication en tant qu'action dont disposent les acteurs sociaux, reproduisant, mais aussi construisant et reconstruisant leurs conditions d'énonciation des discours. Dès lors, la méthodologie d'analyse du discours inspirée du structuralisme de Barthes peut avoir un sens pour le sociologue, mais elle doit être complétée par un accès aux sphères sémantique et pragmatique du discours, c'est-à-dire aux acteurs et aux contextes concrets : au social, bref.

Références

- Alonso, L. (1998). *Le regard qualitatif en sociologie*. Masec : Fundamentals.
- Barthes, R. (1972). *Critique et vérité*. Buenos Aires : XXI^e siècle.
- ——— (1973). *Le degré zéro de l'écriture suivi de Nouveaux essais critiques*. Buenos Aires : XXI^e siècle.

- ——— (1974). "Introduction à l'analyse structurale des récits." In Barthes, Roland et al, Analyse
- ——— (1978). *Roland Barthes par Roland Barthes*. Barcelone : Kairós.
- ——— (1980). *S/Z*. Madrid : XXIe siècle.
- ——— (1982). *La caméra lucida. Note sur la photographie*. Barcelone : Gustavo Gili.
- ——— (1983). *Essais critiques*. Barcelone : Seix Barral.
- ——— (1987). *Le murmure du langage : au-delà des mots et de l'écriture*. Barcellona : Paidós.
- ——— (1990). *L'aventure sémiologique*. Barcelone : Paidós.
- ——— (2003). *Le système de la mode et autres écrits*. Barcelone : Paidós.
- Beltrán V. M. (1991a). *La réalité sociale*. Madrid : Tecnos.
- ———. (1991b). *Société et langue. Une lecture sociologique de Saussure et Chomsky*. Madrid : Fundación Banco Exterior.
- Borges, J.-L. (1990). *Le fabricant*. Madrid : Alianza/Emecé.
- Bourdieu, P. (1997). *Raisons pratiques. Sur la théorie de l'action*. Barcelone : Anagrama.
- Cassany, D. (2006). *Derrière les lignes. Sur la lecture contemporaine*. Barcelone : Anagrama.
- Clemente, M. & Zuleyma, S. (1991). *El documento persuasivo: análisis de contenido y publicidad*. Ed. Deusto : España
- Debord, G. (2000). *La société du spectacle*. Valence : Pré-Textes.
- Dijk, T. A. (1992). *La science du texte*. Barcelone : Paidós.
- Douglas, M. (1999). *Styles de pensée*. Barcelone : Gedisa.
- Eco, U. (1985). *Apocalyptique et intégré*. Barcelone : Lumen.
- ——— (1988). *Traité de sémiotique générale*. Barcelone : Lumen.
- Elias, N. (1995). *Sociologie fondamentale*. Barcelone : Gedisa.
- Fairclough, N. (1990). *Langage et pouvoir*. Singapour : Longman.
- Giddens, A. (1995). *La constitution de la société. Bases pour une théorie de structuration*. Buenos Aires : Amorrortu.
- Greimas, A.-J. (1973). *Sémantique structurale*. Madrid : Gredos.
- Ibáñez, L. (1983). *Sur le structuralisme*, Université Catholique du Chili, Santiago du Chili.
- Jäger, S. (2003). « Discours et connaissances : aspects théoriques et méthodologiques de la critique du discours et de l'analyse des dispositifs », in Wodak, Ruth, et Meyer, Michael, *Méthodes d'analyse critique du discours*. Barcelone : Gedisa.
- Kristeva, J. (1978). *Sémiotique 1. Fondamentaux*, Madrid.
- Lévi-Strauss, C. (1968). *Anthropologie structurale*. Buenos Aires : Ed. Universitaria de Buenos Aires.
- Lévi-Strauss, C. (1982). *Mythologique : le cru et le cuit*. Mexique : Fondo de Cultura Económica.
- ——— (1987). *Mythe et sens*. Madrid : Alianza.
- Maranda, P. (1999). *Mythes : théologie et physique théorique*. Madrid : Visor.
- *Discours et littérature. Nouvelles approches de l'analyse des genres littéraires*. Madrid : Visor.
- Mounin, G. (1972). *Introduction à la sémiologie*. Barcelone : Anagrama.
- Pavel, T.-G. (1999). *Récits littéraires*. Madrid : Visor.
- Pozuelo, Y. (1994). *Théorie littéraire au XXe siècle*. Madrid : Taureau.
- Pozuelo, Y. (2004). *Fenêtres de fiction. Récit hispanique, XXe et XXIe siècles*. Barcelone : Péninsule.
- Propp, V. (1981). *Morphologie de l'histoire*. Fondations, Madrid.
- Ricoeur, P. (1969). *Finitude et culpabilité*. Madrid : Taureau.
- ——— (1973). *Le conflit des interprétations. II. Herméneutique et structuralisme*. Buenos Aires : Ediciones Megapolis/La Aurora.

- Stubbs, M. (1987). *Analyse du discours. Analyse sociolinguistique du langage naturel*. Masec: Alianza.
- Vázquez, I. (1991). *Stratégie et manipulation du langage : analyse pragmatique du discours publicitaire*. Saragosse : Université de Saragosse.
- Voloshinov, V-N. (1992). *Marxisme et philosophie du langage*. Masec : Alianza.